

mes lectrices, de faire une comparaison : l'épingle, c'est l'amour sans consécration ; l'aiguille, c'est le mariage, conséquence de l'affection réciproque.

Un incident sur le fleuve du Tendre peut rendre nul l'emploi de l'épingle : rien ne saurait anéantir le travail de l'aiguille.

Il peut y avoir séparation de corps entre l'étoffe et le fil.

Il n'y a jamais divorce par consentement mutuel.

:

J'ai dit qu'avant d'arriver de l'atelier sur la pelote, l'épingle passait par quatorze mains ; or, il en faut plus de cent pour faire une aiguille.

En dépit de son indispensable utilité, il n'y a pourtant que cinq cent quatorze ans que l'aiguille en acier a vu le jour dans le monde, en Italie, je crois. L'Angleterre ne l'a connue qu'en 1544, comme fabrication ; et la France, voiliez vous la face, mesdames ! que vers 1760.

Il est vrai que la couturière française a pris sa revanche, car nulle ne manie l'aiguille avec plus d'agilité, de perfection et de goût que l'ouvrière française, si ce n'est peut-être la couturière canadienne.

:

L'histoire de l'éguille, mais c'est plus encore : c'est l'histoire de la femme elle-même, ce grand, cet éternel instrument de civilisation, — après Dieu.

Le monde peut se passer de chemin de fer et de voitures même, de législateurs et même de lois ; mais le jour où l'aiguille aura disparu, le monde aura cessé d'exister.

La femme pourra se passer de bijoux et de bavardages—si difficile que cela puisse paraître aux sceptiques, dont je ne vis pas—elle ne pourra jamais se passer d'aiguille.

Une femme sans aiguille est une femme inutile—je dirai plus : une femme perdue.

“ Dis moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es ” dit un vieil adage français.

“ Laisse moi voir comment tu couds dit un proverbe russe, et je te dirai ce que tu vaux ”

L'aiguille, mais elle est tout dans la vie d'un peuple, comme elle est tout dans la vie d'une femme.

Sans aiguille pas d'armée, car il faut une aiguille pour coudre l'uniforme !

Qui t'a confectionné, morceau d'étoffe qui flotte en l'air et qui, brillant au milieu de la fumée comme un phare au milieu de l'orage, conduit le soldat dont il représente le village, la patrie ; qui t'a confectionné, drapeau ?

L'aiguille !

Qui t'a faite belle et pudique, fiancée, sous ton voile de tulle et dans ta robe blanche ? Cette robe, ce voile, légers comme le nuage du ciel, où remontaient hier encore tes pensées et tes rêves ; qui t'a faite belle et pudique fiancée ?

L'aiguille !

Robe de bal, parure de fête, qu'Ovide appellerait du vent tissé, *textile ventum*, qui t'a assemblée.

L'aiguille !

Jupe de toile ou de laine grossière, qui résiste au temps et à la fatigue, vêtement de la sarcelle aux reins courbés, qui a rassemblé solidement tes lès étroits ?

L'aiguille ! toujours l'aiguille !

:

Est-ce que l'on croit que la femme serait aussi puissante qu'elle est sans l'aiguille ? Allons donc !

Une artiste en couture me disait un jour, le plus sérieusement du monde et avec raison :

— “ Eve n'a été réellement redoutable que lorsqu'elle a été vêtue.

“ Heureusement, l'aiguille n'était pas inventée lors de l'incident de la pomme ; sans cela Adam, au lieu d'un fruit, en eut mangé un boisseau et le diable sait ce qui fût arrivé.

Et un législateur de l'école de Gavarni, disait un soir devant un auditoire de femmes qui opinèrent du bonnet :

“ Il est clair comme le jour que ce qui fait la supériorité de la femme civilisée sur la femme sauvage, ce ne sont pas les prescriptions des articles 212 et 213 du code civil, mais la robe c'est-à-dire l'aiguille, rien que l'aiguille.”

L'aiguille est pour l'homme un emblème :

Celui du progrès persistant,
Qui, pas à pas, poursuit quand même
Un seul but—ouvert ou latent,
Dans les doigts où Dieu la seconde,
L'aiguille en allant point par point,
Accomplit son œuvre féconde,
Comme le progrès dans le monde
Part, marche et ne s'arrête point.

Encore un mot :

Archimède, qui était un vantard disait en montrant le levier qu'il croyait avoir inventé : “ Qu'on me donne un appui et je soulèverai le monde.”

La femme plus habile qu'Archimède, a résolu le problème : elle a trouvé le levier et le point d'appui.

Le point d'appui, c'est la mode.

Le levier, c'est l'aiguille.

ROMEO.

L'A MAISON DE LAMI

(*Il entre indigné.*)—Non, jamais je ne remettrais les pieds chez eux !

Que voulez-vous ? l'ingratitude, ça me met hors de moi.

Ce misérable Oscar !... Non, je ne peux pas parler de lui sans me mettre en rage. Pourtant je ne suis pas méchant.....

(*Il s'attendrit et renifle.*)—Pas du tout méchant ; d'abord, l'amitié, à moi, c'est mon culte. J'étais l'ami d'Oscar !... Eh bien ! vous allez voir ce qu'il m'a fait, cet Oscar. Il y a deux ans que je le connais, que je le vois tous les jours sans manquer, même les jours de fête. J'arrivais chez lui le matin de bonne, vers dix heures. Il est marié, Oscar ; c'est bête de sa part (mais, envers un ami, je suis très tolérant). Et il a des enfants ; ce qui est encore plus bête. Aussi il a fallu toute mon amitié pour..... enfin passons !

Oui, il a deux enfants ! Un de chaque sexe ! Ça grouille, ça claboude toujours, c'est agaçant, surtout le moutard, quoiqu'il ressemble à sa mère (*oh ! iff !*), une très jolie femme, mais vrai, un beau type de femme ! C'est bien la suprême bêtise d'Oscar d'avoir épousé une jolie femme, —mais une femme superbe, et mignonne !

Oh ! oui, une bêtise pommée : mais ça m'est égal : en amitié je suis très tolérant, ça ne retombera que sur lui. Et puis ça me réjouissait l'œil de voir madame Oscar aller et venir, comme ça, dans l'appartement. Oh ! l'ingrat ! Enfin, passons !

J'arrivais donc vers dix heures ; je me suis logé à côté de chez eux. Oscar travaillait à je ne sais quoi ; il grattait du papier. Je le laissais faire ; moi je buvais du vin blanc. Ça nettoie l'estomac, le matin. Et Oscar a un vin blanc (*plapp*) ! Oh, l'ingrat !

Un jour je dinais chez eux et les enfants voulaient toujours du jus avec leur viande. Je leur disais : “ A votre âge, je ne mangeais que des haricots, tous les jours, rien que des haricots. Le jus ça fait venir vieux.” C'est une plaisan-

terie ; ça amuse à table. Les enfants ne comprennent pas, mais ça leur redresse l'esprit. Et je tendais mon assiette à madame Oscar : “ Donnez-moi donc du jus.” Madame Oscar avait l'air froid ;—mais c'était pour dissimuler ;—devant son mari, vous comprenez ! Lui aussi, avait l'air froid, parcequ'il sentait le danger. Et il avait raison ; ça lui arrivera pour sûr... Pensez ! une si jolie femme ! Moi aussi je sentis le danger et j'ai voulu l'avertir. Un ami doit avertir—surtout pour ces choses-là.

J'étais souvent seul avec Oscar,—le soir, quand je rentrais de faire un tour après le dîner. C'est très bon de faire un tour après le dîner ; et ma foi ! malgré mon amitié pour eux (un ami ne peut pas exiger qu'on soit toujours, toujours chez lui !) je sortais prendre l'air. Un soir je rentre ; ma digestion était bien en train. Madame Oscar était allée se coucher (un mal de tête). Elle a souvent, ou prétend avoir mal à la tête, quand je suis là :—c'est sans doute son mari qui l'ennuie. Oscar baillait, baillait. Il sentait le danger. Alors j'ai voulu lui donner quelques conseils ;—mais des conseils d'ami.

Entre deux verres de bière (ils ont une bière brune excellente ; ça me fait digérer, le soir. Oh, l'ingrat !), je commence carrément par lui dire : “ Je devine ce qui t'ennuie. Ta femme... toute jeune.... jolie comme elle l'est.... tu crains..... ” —“ Qu'est-ce que je crains ? ” Il avait l'air de ne pas comprendre (il est entêté).

“ Ça t'arrivera, tu le sais, je le sais ; tu peux t'y attendre. Ecoute un conseil d'ami : ne t'occupe pas de ça... pourquoi se faire du mauvais sang ? ”

Alors il m'a dit d'un air tout bête : “ Je n'aime pas ces plaisanteries-là.” Et il m'a dit bonsoir. Il n'était pas minuit vingt-cinq ! L'ingrat !

Tant pis pour lui, s'il ne veut pas comprendre Oh ! il est entêté ! Et puis sa femme lui ferait avaler..... des rognures de ferblanc pour du macaroni. Et ils devenaient tous les deux de plus en plus froids avec moi. Madame Oscar ? c'était pour dissimuler. Oh ! les femmes ! Ainsi, elle faisait servir souvent de la purée de pomme de terre, avec les côtelettes. Oscar aime la purée ; moi, je ne l'aime pas ; je l'avais dit souvent... mais j'ai compris qu'il fallait dissimuler et je n'ai plus fait d'observations. Cette vie là a duré encore six mois !

Pauvre Oscar ! il baillait de plus en plus, sa femme avait de plus en plus mal à la tête ; ça ne pouvait plus aller. Il fallait changer, mais changer à fond de manière de vivre. Alors, j'ai fait un plan, c'est celui que je soumettais à Oscar pas plus tard qu'aujourd'hui, je lui ai dit :

“ D'abord, tu vas envoyer tes enfants en pension. Ils sont trop jeunes ! Je trouverai des pensions où on les prends très jeunes. C'est important, parce qu'il ne faut pas qu'ils voient ce qui va arriver ; car tu sais bien (ne fais pas la bête !) tu sais ce qui va t'arriver, pour sûr. Ta femme, si jeune, si jolie femme...”

Il a voulu m'interrompre, mais j'étais décidé à remplir jusqu'au bout mon devoir d'ami, et j'ai continué :

(*Très vite.*)—“ Tais-toi ! le danger est imminent. Il peut venir des étrangers ; moi, je suis toujours à la maison ; je suis ton ami ; je suis discret ; personne ne saura rien. Je me charge de la chose ; tu seras tranquille, ta femme aussi.”

Oscar s'est levé. Il avait l'air gai. Je croyais qu'il avait compris mon plan..... Pas du tout ! Il m'a regardé dans les yeux ; il m'a poussé d'une main et tiré de l'autre ; ça m'a retourné, et..... (*geste de coup de pied reçu*), je ne remettrais jamais les pieds chez eux !

CHARLES CROS.